

## SOLITUDE RECHERCHEE

### Joie au grenier

Dans cette maison de centre bourg des Cotes d'Armor, elle avait une chambre, une chambre rien qu'à elle. Les murs blanchis à la chaux éclairait la petite pièce mais ne la réchauffait pas. Au contraire, ce blanc l'effrayait tout comme le crucifix accroché au dessus du lit et le crâne peint en vert sur le mur opposé, au pied du lit. Elle la fuyait le plus souvent sauf à regrets à l'heure du coucher.

Dès qu'elle le pouvait, elle se glissait dans le grenier de l'étage, à quelques mètres de la chambre de ses terreurs. Là, était son bonheur : des odeurs de feuilles séchées, de châtaignes, de noisettes – une petite lucarne pour avoir suffisamment de lumière pour dévorer un volume offert pour Noël par sa marraine ou choisir avec soin une noisette croquante qui aurait échappé à la dernière récolte de son grand-père récompensant en fin de repas les petits et les grands et lui rappelait ses efforts gourmands pour les cueillir dans le noisetier du jardin. Ce moment était à la fois un instant de paisible bonheur, de jouissance intense, de frustration joyeuse mais également de peur contrôlée.

Si l'homme en noir montait la chercher dans la chambre, elle pourrait en silence, bien cachée dans un coin du grenier, attendre son départ, son renoncement à la trouver.

Si par malheur, il insistait et s'acharnait à soulever le matelas, ouvrir les armoires bretonnes, elle aurait le temps de s'échapper de sa « planquette », dévaler l'escalier et rejoindre son grand-père au rez-de-chaussée.

Après les cauchemars de la nuit, elle retrouvait dans sa cachette le plaisir apaisant d'une solitude connue de toute la maisonnée.

## Sourire forcé

Le sourire administratif tu connais ! Non ! Je t'explique :  
un sourire figé, tu bloques tes zygomatiques force 4-5, je te conseille 4 pour  
tenir dans le temps et éviter la crampe zigomatiquale car celle-là est très  
douloureuse. Pas d'opération, tu restes comme ça jusqu'à la fin de ta vie  
C'est ce qu'on disait gamines tu te souviens.

Un lieu empli de gens où tu t'enquiquines que tu ne peux pas quitter cause  
mariage, vernissage, pot de départ et cætera. Là tu sors le plus beau. Le sourire  
figé éclaire ton visage au bout d'un moment tu as certainement l'air niais. Peu  
importe tu vas de groupe en groupe, d'individu à individu surtout surtout ne  
t'attarde pas. Une fois bien installée, tu descends dans ton corps intérieur, ton  
palais.

Ton intérieur tendresse, douceur, mollesse, canaux, chutes d'eau.  
Ton extérieur : ta carapace, béton, ciment, brique, fer forgé, matériaux solides  
Pas besoin de billet, pas de guichet,

Imagine :

une barque tu t'y hisses et haut pour mieux voir. La descente gymkhana dans la  
bouche, chute vertigineuse dans l'œsophage, grand splash dans l'estomac. Tu  
visites ma vieille les couloirs, les portes

Pancréas hélas

le foie des fois

la bile bien docile

la rate patarate

Je divague mais n'empêche le sourire figé un accessoire, un SOS de secours, un  
parachute dans l'adversité, un paravent de demeurée, un bouclier.

Être là sans être là.

Christine Lefort

## La grande croix

Elle roulait solitaire et vigilante sur cette route pierreuse qui menait au carrefour des quatre chemins. Au goûter, elle s'était détournée subtilement des bavardages de la famille, ennuyée de ce morne dimanche.

Elle se dissimulait maintenant à l'ombre des bosquets du sentier moussu de la Grande croix, louée par les gens d'ici pour ses pouvoirs célestes

Elle aimait ce lieu insolite abrité du vent des prairies et du soleil descendant. Assise sur la pierre tiède, la nuque raidie contre le granit, elle s'imprégnait de l'odeur d'humus mêlée de lierre qui la pénétrait jusqu'à l'os, qui la saisissait jusqu'à l'âme.

Elle respirait l'endroit comme on renifle une fleur, un arbre ou bien une feuille. Le silence des hommes et les bruits de la nature la berçaient.

Immobile, elle rêvait.

Elle pensait qu'elle grandissait. Elle « poussait », d'ailleurs Tante Nan' l'avait affirmé haut et fort ce midi par un :

— *Ah mais en voilà d'une grande qui dépasse presque sa mère !*

*« Oui., elle l'avait décidé, bientôt elle quitterait ses parents, ses grands-parents, ses frères, ses sœurs.*

*Elle monterait à la ville, elle s'instruirait longtemps, plusieurs années.*

*Elle aura un bon métier...*

*Sûr, elle sera indépendante.*

..

*Elle ne reviendra qu'aux vacances.*

*Elle sera ainsi dispensée de faire les foins, de donner à manger aux veaux, de nettoyer le poulailler, de cueillir et équeuter les haricots verts, de gratter les cornichons, ces légumes horribles qui vous jaunissent les mains et tant d'autres tâches qui ne concernent que les petites personnes du monde de la campagne.*

*Elle portera des robes blanches avec de beaux plis, parfaitement repassés, aussi bien lustrés que ceux de son aube le jour de sa communion... peut-être une excuse »...*

*Et encore ? Encore ? Encore ?...*

Rien de plus pour cette fois, les paillements inattendus d'un vol d'hirondelles la ramenèrent à une réalité personnelle, l'heure de rentrer les bêtes. Son solex abandonné au fossé, elle s'en retourna vers la ferme en trottant et rejoignit son père à l'étable, apaisée.

Ghislaine

## Coin tranquille

Je m'éloignais souvent dans le « lirez plouz ». La corde à linge flirtait avec le jardin. Je me cachais derrière les feuilles de pommes de terre quand on m'appelait. La nature généreuse me couvrait. Je grappillais des groseilles, des cassis et des framboises. Ma bouche rougissait comme une tomate. Mon nez allait-il s'allonger ?

Des plantes m'intriguaient. A la forme des fanes et au séchage des tas, je compris que cela était des plants de tabac. En effet, j'appris par ma mère que ses oncles maternels en avaient rapporté des stalags d'Allemagne. Devant, un champ de blé s'étendait. Ma chatte, elle aussi indisciplinée, avait adopté une cabane en tôle et refusait d'en déloger malgré les croquettes à l'entrée.

L'écho de l'appel de ma famille m'arrivait et je le renvoyais aux destinataires. Je traversais la route et me lavais les mains au robinet en fer. Pour feindre de travailler, je ramassais un drap et le pliais en deux pour l'installer d'égal à égal sur mon épaule. Ainsi, il ne sera pas souillé et ma mère ne m'accuserait pas de l'avoir transformé en « pillou ».

Mon frère appelait « Moumine, où es-tu ? » La chatte jouait avec les orvets, les lucanes et dormait dans les bras de Morphée. J'aimais m'isoler loin des critiques, loin de l'éloge de la force physique et à distance du charabia en langue bretonne. Ma mère et mon oncle « baragouinaient ». En effet, j'aurais dû avoir la résistance de porter des sacs de grains, je n'étais pas « une beur coz », autrement dit une vieille vache.

Pour eux, je rêvassais. Les femmes n'y avaient pas droit dans la société rurale. Mes carreaux de lunettes m'ouvraient sur la croisée de l'imaginaire. La fée « Mélusine » me prêtait sa baguette et je m'envolais au-dessus de la lande, au sommet du Menez om.

« Cela est malheureux, tu en as mis du temps. » Je redevais « une oui madame » contrainte à écosser les gousses de petits pois. Maintenant, je pense que les tâches concrètes, bien faites nourrissent l'intellect. Elles nous éclairent de leurs précisions et deviennent presque des plaisirs minuscules.

Claire DUVAL

*Petit lexique de Douarneniste*

*Lirtz plouz : pelouse du jardin*

*Pillou : tas immonde*

*Charrabia : dialecte incompréhensible*

*Barragouinner : parler dans une langue pas saisissable*

*Beur coz : vieille vache*

*Menez om : montagne entre Douarnenez et Locronan*